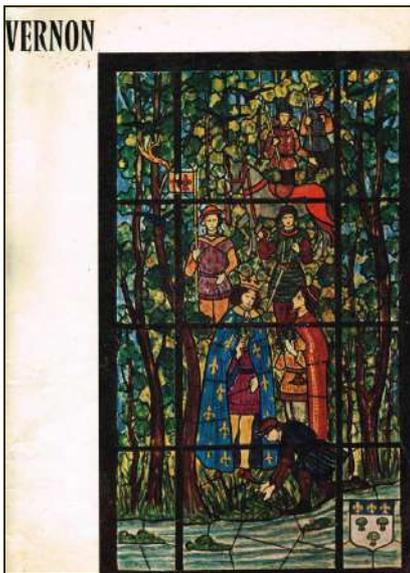


Le coq qui, à la broche se mit à chanter

Germaine Tenon, enseignante de lettres à Vernon, fut une membre active du CEV à une époque où notre association comptait un nombre modeste d'adhérents. Elle représenta le CEV en présentant une communication aux congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie au XI^e congrès à Verneuil en 1976, au XIII^e congrès à Caudebec-en-Caux en 1978 et au XIV^e congrès à Bernay en 1979. Cette charmante dame avait publié une étude : *La Varende dans sa campagne* en 1974 ce qui lui avait permis d'obtenir ma médaille de la société des écrivains des provinces françaises. L'article suivant était paru dans une brochure d'une cinquante de pages, intitulée *Vernon* et publiée en 1971.



Couverture de la brochure.
Maquette du vitrail de François
Décorchemont, placé à la mairie en 1964.

« Il était une fois »... Les contes merveilleux ne commencent-ils pas toujours ainsi ? Mais, pour celui-ci, on peut apporter deux précisions presque historiques de temps et d'espace. Le fait se situe au XII^e siècle, et le lieu sur les bords de la Seine, près de la bonne ville de Vernon.

Une chronique du temps nous apprend que « Richard de Reviens, dit de Vernon, accompagna son maître Guillaume le Bâtard en 1066, à la conquête de l'Angleterre, mais avant de s'embarquer, il céda le comté de Vernon à son fils Jean. Quelques années après, le Conquérant força le roi de France Philippe 1^{er} à rendre la ville à son propriétaire, Philippe s'en étant emparé pendant l'absence du duc. Jean de Vernon mourut laissant plusieurs enfants parmi lesquels trois fils : Richard, Mathieu et Adjutor. » La chronique ajoute que ce dernier élevé par saint Bernard de l'abbaye de Thiron, partit très jeune pour la croisade à l'appel de Pierre l'Ermite, qu'il guerroya longtemps en Terre sainte, mais qu'il fut fait prisonnier par les Sarrasins, chargé de chaînes et jeté dans un cachot.

Sa mère Rosamonde de Blaru, vivait seule dans son château, son époux, le comte Jean était mort en 1094, l'aîné de ses fils, Richard, était en Angleterre, Mathieu et Adjutor devaient recueillir l'héritage de Guillaume 1^{er} de Vernon. Le petit village de Blaru ne comptait que quelques feux, mais les paysans y vivaient heureux, protégés par la châtelaine. À l'intérieur de la vaste demeure plusieurs serviteurs s'occupaient des soins domestiques ; points d'hommes d'armes, point de suite brillante ; une dizaine de jeunes filles, sœurs ou filles des compagnons d'Adjutor, animaient les sombres pièces de leurs refrains et de leurs rires joyeux ; elles filaient et brodaient égayant leur travail de « chansons de toile ». C'était le récit des amours et de la conversion d'un chevalier que dame Rosamonde venait de leur enseigner : « La Chest de l'aventure au chevalier », œuvre de Thibaut de Vernon, un des premiers trouvères normands. Les damoiselles charmées de cette « nouveauté » en détaillaient les couplets avec goût et bonne humeur.

La châtelaine les écoutait avec complaisance, reprenait parfois une faute d'intonation en promenant ses regards sur le cercle si animé, si gracieux.

Elle soupirait, elle pensait à son fils Adjutor parti si loin et depuis si longtemps : dix-sept ans ! Il aurait pu choisir parmi ces jeunesses la future dame de Blaru, mais reviendrait-il ? C'était peu probable, la malheureuse mère passait par des alternatives de peine et d'espoir. Elle le revoyait, aventureux et rêveur, très pieux aussi, fidèle à l'abbaye de Thiron où elle



Blason d'Adjutor

De gueules au sautoir d'or
en rond de treize pièces.

Coll. Jean Roncerel.

faisait de longs séjours. Il avait passé son adolescence dans les bois, grand chasseur, il poursuivait le gibier fort loin du château, dans les vastes étendues boisées qui couvraient la contrée, jusque dans la colline de la Madeleine où il s'était fait construire un petit pavillon. Répondant à l'appel du suzerain, il était parti pour la croisade emmenant deux cents hommes d'armes ; ses compagnons de guerre étaient Héliodore de Blaru, Eudes de Portmort, Jean de Bréval, Anselme de Chantemerle, Gui de Chaumont, Pierre de Courtigni, Richard de Haricourt et Henri de Préaux, seigneurs de la contrée, nobles et vaillants comme lui.

... Les jours, puis les années avaient passé ; pas de nouvelles. Maintenant Rosamonde s'était résignée et, depuis plusieurs semaines, elle l'avait ajouté – avec un peu d'hésitation cependant – à la longue liste de ses morts qu'elle recommandait à la miséricorde divine.

Une fois encore, le printemps s'annonçait : on le devinait à l'air plus léger, à la végétation qui ne demandait qu'à renaître, à une certaine joie qui animait les jouvencelles et qui les faisait rire à tout propos. Seule, resterait-elle sans espoir, avec sa peine déjà si ancienne mais toujours présente à son cœur ?

Or donc, par une belle matinée de printemps de cette année 1112, Pierrot le petit berger, conduisait son troupeau dans une pâture proche de la forêt, sur la rive droite de la Seine. L'herbe était déjà haute et drue, moutons et agnelets pouvaient s'y ébattre en toute sécurité. L'enfant coupa une branche de belle apparence, avec son couteau, il se mit à esquisser un fin profil, il était très adroit et rêvait d'être sculpteur sur bois.



Fort occupé par son minutieux travail, il n'avait pas vu un passant qui se dirigeait vers lui. Le berger fut étonné et un peu effrayé par l'aspect de l'arrivant : c'était un chevalier de fière allure, mais sans cheval, sans armes, ses poignets étaient cerclés d'épais bracelets de fer. Il rassura l'enfant par de douces paroles et le pria fort courtoisement de se rendre au château de Vernon afin d'annoncer à la dame Rosamonde le retour de son fils.

Pierrot s'élança sur la pente de la colline et d'une course rapide franchit la longue distance qui le séparait du but.

Il trouva la comtesse seule, dans un sombre couloir menant aux cuisines ; elle lui demanda aimablement l'objet de sa requête : « Noble Dame, dit le berger en reprenant son souffle, un chevalier qui descendait la colline menant à la Seine, mande que votre fils revient, ce jour, de la croisade. »

Rosamonde, d'un air incrédule, poussa un profond soupir, remercia le messager, lui recommanda d'éviter les fâcheuses rencontres et de ne pas abandonner ainsi son troupeau. Elle ajouta tristement : « Mon fils est mort à Jérusalem et je ne verrai pas le jour de son retour ». Elle demeura pensive sous la galerie, regardant le berger qui s'éloignait rapidement.

Le pâtre retrouva à la même place celui qui l'avait envoyé, ses mains étaient jointes comme pour la prière. Le chevalier écouta gravement le messenger qui lui transmettait fidèlement les paroles de la châtelaine. « Retourne vers elle, lui dit Adjutor – car c'était lui ! – et proclame que les cloches de l'église vont se mettre à sonner pour annoncer mon retour »

Cette fois l'enfant regarda plus attentivement celui qui lui donnait cet ordre. Le chevalier lui sembla plus beau qu'à la première rencontre, son visage basané et ridé rayonnait d'une lumière intérieure. Le petit pâtre ne courut pas car il réfléchissait sur la manière de persuader

dame Rosamonde de la vérité de ses paroles. Elle était sur le perron et le regardait s'avancer sans marquer surprise ou reproche. Sans attendre, il formula à voix haute et assurée l'affirmation du chevalier. La phrase à peine achevée, les cloches de mirent à sonner... L'obstinée comtesse hochait la tête, ne trahissant aucun étonnement, sa mine demeurait sévère et triste. « Non mon enfant, dit-elle, les cloches ne sonnent pas pour le retour de mon fils ! » Pierrot troublé par cette assurance pensa qu'en effet, bien que la sonnerie fût différente, le branle était peut-être celui de l'angélus de midi.



Il retourna vers son troupeau un peu fatigué, un peu inquiet de ce nouvel échec. Le chevalier, toujours à la même place, semblait plus triste, il connaissait déjà la réponse de sa mère. Alors sans écouter l'enfant, avec une grande bonté et une sainte patience, mais avec fermeté, il le renvoya une troisième fois au manoir de Blaru. « Va, dit-il, annonce encore mon retour, et si ma mère refuse de te croire, le coq qui est à la brioche dans la cuisine chantera trois fois.

Cette évocation de la bonne chère rappela au berger qu'il n'avait pas mangé depuis l'heure matinale de son lever, que la route était longue de Pressagny à Blaru ! Cependant il ne ressentait aucune fatigue... Il fut vite arrivé et, sans hésiter, il pénétra dans la cuisine où il huma l'alléchante odeur de la volaille rôtie. Dame Rosamonde donnait des ordres à la servante, elle se retourna, vit le pâtre qui, honnêtement, salua la compagnie et mot pour mot, à voix haute, rapporta le message d'Adjutor. Tous écoutaient, mais la noble dame secoua la tête avec doutance et lassitude... Alors, le coq tout doré qui tournait à la broche, arrêta le mouvement, redressa la tête et chanta trois fois !

Rosamonde, émue, fut enfin persuadée du retour de son fils, de l'absent tant pleuré. En hâte, guidée par le berger, elle se rendit dans la prairie ; il lui tardait maintenant de le revoir, de l'embrasser... Mais Dieu n'aime pas qu'on doute de sa puissance et de sa bonté : il avait rappelé à lui son serviteur. La comtesse fatiguée par la

longue marche, arriva émue et haletante : elle trouva son fils étendu sur l'herbe, accoté contre un chêne, les mains jointes, le visage irradié par une dernière prière. Sainte Madeleine et saint Bernard qui avaient transporté Adjutor miraculeusement de Jérusalem en son lieu natal, lui avaient annoncé : « C'est ici le lieu de ton repos que nous avons choisi ».



Le beaux conte finit tristement, mais se termine-t-il là ? Certains prétendent que le « lieu de repos » fut un prieuré construit par Adjutor en placé sous le vocable de sainte Madeleine ; il y vécut sous la règle de saint Benoît, ayant embrassé la vie monastique : d'ailleurs l'imagerie populaire le représente sous ce costume.

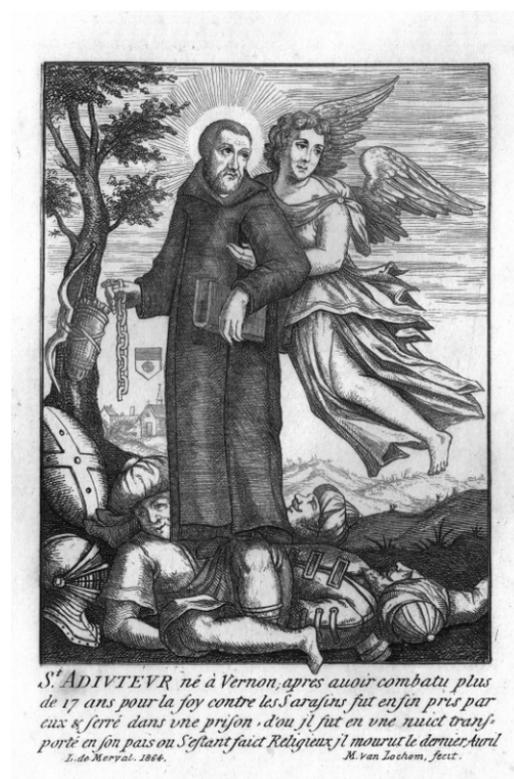
Sa mère prit le voile, dans un monastère voisin ; plus tard, une même sépulture réunit Rosamonde et son fils Adjutor.

Tel est le conte merveilleux que l'on évoque encore aujourd'hui – et avec des variantes – sur les gords de la Seine. On dit qu'Adjutor est le patron des marinières car il jeta dans un gouffre du fleuve ses chaînes de prisonnier et « ainsi le combla ».

Sa statue est dans la collégiale et un collège de la ville porte son nom.

Germaine Tenon.

Saisie du texte et présentation : Jean Baboux.



Gravure de Lochon représentant saint Adjutor en moine bénédictin et présentée dans l'histoire de saint Adjutor de l'abbé Théroutde.